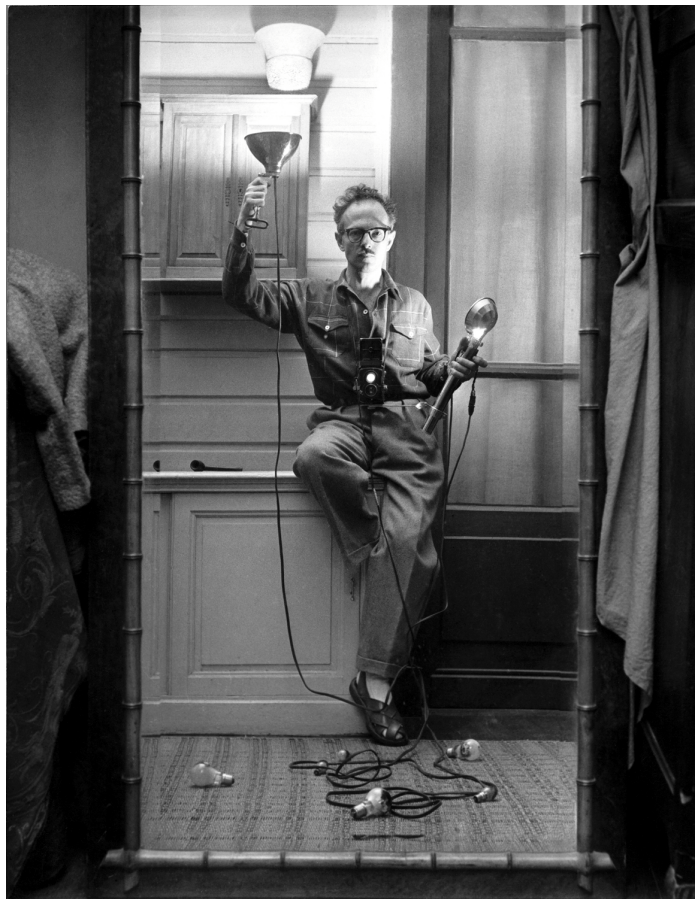


Centre Atlantique de la Photographie

Au Centre Atlantique de la Photographie de mars à mai 2010

Exposition photographique Rétrospective de Willy Ronis



© Succession Willy Ronis / Rapho / Eyedea

Galerie du Centre atlantique de la Photographie – le Quartz
du 25 mars au 22 mai 2010

Exposition réalisée par le Jeu de Paume
En collaboration avec Willy Ronis / Agence Rapho
avec le concours de la Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine / Ministère de la Culture et de la Communication
et le soutien de Neuflyze vie, mécène principal du Jeu de Paume et Olympus

Vernissage de l'exposition le jeudi 25 mars à 18 h 30

Rencontre - presse - galerie du Quartz à 17 h

PRESENTATION DE L'EXPOSITION

Le CAP propose une exposition rétrospective de Willy Ronis : le regard de ce grand photographe humaniste a traversé le XXe siècle avec une belle efficacité et une continuité sans faille. Voici 80 très grandes images de ce photographe : de la poésie à l'état pur.

Rétrospective

La sélection des 80 photographies composant cette exposition rétrospective, présentée au CAP, vise à présenter un aspect de l'œuvre de Willy Ronis qui témoigne d'une conscience profonde de la nature même des images, et ce malgré son inscription traditionnelle dans le discours habituel du courant humaniste. Pour Ronis, la photographie n'est pas une fin en soi, mais un moyen d'exprimer sa propre expérience des réalités sociales qui l'entourent. Qu'elles soient prises dans la rue, dans une usine, en pleine nature ou dans l'intimité, ses photographies constituent un recueil d'instantanés échelonnés sur l'ensemble de sa carrière de photographe, fondement de sa propre version du réel.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le flambeau de la photographie française est porté par le Groupe des XV, auquel appartiennent Robert Doisneau, René-Jacques, Marcel Bovis et, bien sûr, Willy Ronis. La vision anecdotique, la parodie, la tendresse, la finesse visuelle sont parmi les procédés narratifs chers à la photographie humaniste, et sa raison d'être. Les rues animées de Paris, ses quartiers populaires, ses flâneurs, des enfants en train de jouer, ou plus généralement des scènes de la vie de tous les jours constituent le décor dans lequel ces photographes allient poésie et vocation spontanée à "changer le monde".

Willy Ronis n'en est pas moins persuadé de l'imposture que recèle toute tentative de donner une vision édulcorée de l'injustice sociale par la photographie. Il se livre à une exploration systématique de la vie des classes les plus démunies, pleine de conviction et de lucidité. En témoignent ses photographies d'ouvriers, de piquets de grève et de harangues enflammées de syndicalistes, que ce soit aux usines Citroën (1936) et Renault (1950), aux mines de Saint-Étienne (1948), ou dans les rues de Paris (1950). Or, au delà de sa sensibilité aux conditions de travail, familiales et sociales des ouvriers de l'époque, affleure un photographe dont les intérêts sociopolitiques ne s'accommodent pas de fragments de vie croqués çà et là, mais exigent de lui un engagement actif. Ronis n'est pas misérabiliste, il ne maquille pas la pauvreté ; il n'esthétise pas les pauvres ni ne chante leurs louanges, mais s'associe à leurs revendications, à leur lutte, à leurs manifestes.

Marta Gili
Directrice du Jeu de Paume

Un texte critique

Une photographie ne parle pas d'elle-même ; elle doit être traduite. Willy Ronis sait qu'il faut être attentif aux récits construits autour d'une photographie, car celle-ci risque autant de trahir que d'être elle-même trahie par la traduction qu'on en fait. Qui donne le sens, qui interprète, à qui profite telle ou telle traduction d'une certaine représentation du réel ?

Willy Ronis ne bâillonne pas ses photos : s'il leur prête des mots, c'est pour éviter que d'autres leur fassent dire ce que le photographe ne veut pas qu'elles disent. À près de 100 ans, il se souvient parfaitement de l'avant, du pendant et de l'après de chaque image, des milliers de clichés pris au cours d'une longue carrière. Ses récits sont si riches en détails, sa passion si débordante, qu'en l'écoutant parler on se sent porté sur l'autre rive de la représentation, là où les images ont une voix, une température et une odeur.

Loin d'essayer ou même de prétendre théoriser sur les arcanes sémantiques ou philosophiques de la photo, Ronis comprend intuitivement qu'elle est un grand magasin rempli d'ambiguïtés, où va s'entasser la réalité brute. Comme s'il avait affaire à une énorme base de données, il se sert de la parole, de légendes à rallonge, d'anecdotes sur le vécu et le photographié pour construire, avec toute l'intensité dont il est capable, son propre récit.

Son art est indissociablement lié à sa propre expérience. D'où ce besoin éprouvé d'ajouter le dit au montré, la parole à l'image, et d'exposer le vécu caché dans chaque photo. « Je me sens très méfiant vis-à-vis des images indéchiffrables sans la béquille des mots », écrivait-il dans son texte intitulé *Sur le fil du hasard* (Paris, Contrejour, 1980).

Pour donner un sens à ses images, Ronis n'hésite pas à les situer par rapport à des circonstances biographiques, politiques et idéologiques. Ses photos et ses textes nous font découvrir un photographe qui, avant tout, explore le monde, en fouille discrètement les recoins, attendant patiemment qu'il livre ses secrets. Il s'agit, pour lui, de recevoir les images plus que d'aller les chercher, d'absorber le monde extérieur plutôt que de le capter.

Il est d'usage d'associer Willy Ronis au groupe des photographes humanistes qui, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, entreprirent aux côtés d'écrivains et de cinéastes la mission tacite de restaurer la confiance dans la bonté intrinsèque de l'être humain. À l'époque, le flambeau de la photographie française était porté par le Groupe des XV, auquel appartenaient Robert Doisneau, René-Jacques, Marcel Bovis et, bien sûr, Willy Ronis. La vision anecdotique, la parodie, la tendresse, la finesse visuelle sont parmi les procédés narratifs chers à la photographie humaniste, et sa raison d'être. Les rues animées de Paris, ses quartiers populaires, ses flâneurs, ses enfants en train de jouer, ou plus généralement les scènes de la vie quotidienne constituent le décor dans lequel ces photographes allient la poésie à une vocation spontanée de « changer le monde ».

S'il est vrai que les photographies de Ronis participent, dans une certaine mesure, de cette vision débordante – et quelque peu naïve – de la condition humaine, il est aussi intimement persuadé de l'imposture que recèle toute tentative d'édulcoration photographique de l'injustice sociale. Il se livre ainsi à une exploration systématique, guidée par la conviction et la lucidité, de la vie des plus démunis et des classes sociales les plus soumises. En témoignent ses photos d'ouvriers, de piquets de grève et de harangues enflammées de syndicalistes, que ce soit aux usines Renault (1950) ou Citroën (1936), aux mines de Saint-Étienne (1948), ou dans les rues de Paris (1950). Or, sous sa sensibilité aux dures conditions de travail, familiales et sociales des ouvriers de l'époque, affleure un photographe dont les intérêts sociopolitiques ne s'accommodent pas de fragments de vie croqués çà et là, mais exigent de lui un engagement actif.

Ronis n'est pas misérabiliste, il ne maquille pas la pauvreté ; il n'esthétise pas les pauvres ni ne chante leurs louanges, mais s'associe à leurs revendications, à leur lutte, à leurs manifestes. C'est ce qui explique que les images du monde ouvrier de l'univers de Willy Ronis suscitent respect et adhésion, solidarité et engagement.

La rue, ce lieu qui, s'il n'existait pas, aurait été inventé par les photographes de la première moitié du xx^e siècle, est aussi une toile de fond privilégiée par Willy Ronis. Il est vrai qu'il y a un demi-siècle, photographier la rue était encore une expérience humaine étonnante de par la quantité qu'elle recelait d'anecdotes visuelles tant prisées à l'époque. C'était un temps où l'on parlait encore de misère et d'exploitation, avant l'apparition de notions telles que l'exclusion, la marginalisation ou les « déchets humains ».

La liberté avec laquelle Ronis et d'autres photographes de sa génération pouvaient circuler dans les quartiers, sur les trottoirs, parmi les gens, dans les fêtes et les bars relève des récits d'une époque qui aujourd'hui nous semble révolue et dépassée.

La sélection des 80 photographies composant cette exposition rétrospective vise à présenter un aspect de l'œuvre de Willy Ronis qui témoigne d'une conscience profonde de la nature même des images, et ce malgré son inscription traditionnelle dans le discours canonique du courant humaniste.

Pour Ronis, la photographie n'est pas une fin en soi, mais un moyen d'exprimer sa propre expérience des réalités sociales qui l'entourent. Qu'elles soient prises dans la rue, dans une usine, en pleine nature ou dans l'intimité, les photographies de Ronis constituent un recueil d'instantanés jalonnant l'ensemble de sa vie, fondement de sa propre version du réel.

« La photographie c'est l'émotion », « la photographie c'est un bouclier », « la photographie c'est la communication », « la photographie c'est l'étonnement »... Par ces propos et bien d'autres, Ronis indique le chemin parcouru par ses images pour parvenir à l'autre rive, car, comme l'écrit José Saramago dans *La Caverne* : « Les mots sont comme des pierres placées en travers d'une rivière pour en faciliter la traversée, elles sont là pour que nous puissions parvenir sur l'autre rive, c'est l'autre rive qui importe. » Et sur cette autre rive, on découvre un être sensible, honnête, cohérent avec lui-même et avec le monde qui l'entoure.

Marta Gili
Directrice du Jeu de Paume

texte extrait de « La otra margen », dans *Willy Ronis*, Madrid, Fundación « la Caixa », 2006
(traduit de l'espagnol par Sophie Gewinner)

Biographie

1910 Naissance à Paris.

1926 Premier appareil. Photos de vacances et première série de Paris.

1932 Entre dans l'atelier photographique de son père.

1936 Décès de son père.

Décide d'être photographe reporter indépendant et quitte l'atelier.

Premières parutions dans *Regards* ; reportage sur le Front populaire.

1937 Achète son premier Rolleiflex. Se lie d'amitié avec Capa et Chim.

1938 Reportages sur les conflits sociaux chez Citroën.

1941-1944 Divers emplois : directeur d'une troupe de théâtre ambulant en zone libre, aide-décorateur pour les studios de cinéma de la Victorine à Nice, assistant dans un studio de portrait à Toulon... Retour à Paris en octobre 1944.

1945-1949 Grands reportages pour *Point de vue*, *L'Écran français* et *Regards*.

1950 Travaille comme illustrateur pour *Le Monde illustré*. Parallèlement, travaux pour l'industrie. Membre du Groupe des XV. Entre à l'agence Rapho.

1950-1960 Nombreux reportages pour *Vogue*. Publie *Photo-reportage et chasse aux images* (Montel, 1951) et *Belleville-Ménilmontant* (prologue et légendes de Pierre Mac Orlan, Arthaud, 1954). Exposition au MoMA de New York avec Brassai, Doisneau et Izis (1953). Médaille d'or à la Biennale de Venise (1957).

1965 Participe à l'exposition « Six photographes et Paris » au musée des Arts décoratifs de Paris, avec Robert Doisneau, Daniel Frasnay, Jean Lattès, Janine Niépce et Roger Pic.

1972 Quitte Paris pour le Midi, s'installe d'abord à Gordes puis à L'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse).

1979 Reçoit le Grand Prix national des Arts et des Lettres pour la photographie.

1980 Invité d'honneur aux XI^e Rencontres internationales de la photographie d'Arles

1981 Reçoit le Prix Nadar pour *Sur le fil du hasard* publié l'année précédente par Contrejour.

1982 Long métrage intitulé *Un voyage de Rose*, avec Willy Ronis, Guy Le Querrec, sous la direction de Patrick Barbéris.

1983 Publication de *Willy Ronis* dans la collection « I Grandi Fotografi » (Fabbri, Milan) et de la biographie de Bertrand Eveno (Belfond, collection « Les Grands Photographes »). Donation de ses archives à l'État à effet post-mortem.

1985 Publication de *Mon Paris* (Denoël). Rétrospective au Palais de Tokyo à Paris. Nommé Commandeur des Arts et des Lettres.

1986 Expositions à New York, Moscou et Bologne.

1989 Troisième édition de *Belleville-Ménilmontant* (Arthaud). Nommé Chevalier de la Légion d'honneur. Vidéo de 26 mn *Willy Ronis ou les cadeaux du hasard*, de Patrice Noia.

1991 Publication de *Willy Ronis* (Photo Poche n°46, Centre national de la photographie).

1993 Nommé membre de la Royal Photographic Society (Grande-Bretagne).

1995 Plusieurs expositions à l'étranger dont une rétrospective à l'Oxford Museum of Modern Art.

1996 Grande rétrospective, avec plus de 240 photographies de Paris, au Pavillon des Arts.

2001-2004 Publications diverses : *Derrière l'objectif*, *Photos et propos*, textes et photographies de Willy Ronis (Hoëbeke), *Willy Ronis, le Val et les bords de Marne* (Terre Bleue), *Willy Ronis, la Vie en passant* (Prestel).

2005 « Willy Ronis à Paris », exposition à l'Hôtel de Ville de Paris en hommage au photographe à l'occasion de son 95^e anniversaire.

2008 Publication de *Nues* (Terre Bleue) avec un texte de Philippe Sollers.

2009 Présentation par le Jeu de Paume d'une rétrospective d'environ 80 photos à l'église Sainte-Anne, en Arles. Décès à Paris



© Succession Willy Ronis / Rapho / Eyedea

« Rétrospective Willy Ronis »

Galerie du Quartz - Centre atlantique de la Photographie
square Beethoven, 60, rue du Château, à Brest
du 19 mars au 22 mai 2010

La galerie est ouverte du mardi au samedi de 13h à 19h et les soirs de spectacles

Visite enseignants le mercredi 24 mars – 14h30
Visites grand public le mercredi 5 mai 2010 – 18h30

Pour toute information complémentaire, merci de contacter

François-Nicolas L'Hardy

Centre atlantique de la Photographie

BP 11 111 - 29 211 - Brest cedex 1

02 98 46 35 80 - 06 72 68 08 49

Adresse mël : lecap@wanadoo.fr - site Internet : www.centre-atlantique-photographie.fr

Des images en haute définition et libres de droit sont jointes
à l'envoi de ce dossier par mail pour une utilisation par la presse.

Légendes des visuels du DP :

Autoportrait aux flashes, Paris - 1951 - tirage argentique - 36 x 26 cm

© Willy Ronis/Rapho/Eyedea

Les Amoureux de la Bastille, Paris – 1957 - tirage argentique - 60 x 80 cm

© Willy Ronis/Rapho/Eyedea